

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1937

Discours prononcé par M. Edouard BAILLY, Proviseur honoraire

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Collègues,
Mes Amis,

Mes premiers mots seront pour remercier M. le Proviseur Orange qui, en m'offrant, au nom de M. le Ministre et de M. le Recteur, l'honneur inattendu de présider cette cérémonie, me fournit l'occasion de me retrouver, après une longue séparation de cinq années, au milieu de mes collègues et de mes anciens élèves. Ce n'est pas sans émotion ni sans inquiétude que j'ai accepté son amicale proposition : c'est que, si un lycée, qui se renouvelle sans cesse, reste éternellement jeune, les hommes, eux, vieillissent et passent, et qu'en émergeant pour un instant de la retraite ou les a plongés une longue ancienneté de services, ils risquent de se trouver dépaysés au milieu d'un monde en perpétuelle évolution. J'ai accepté cependant, avec l'espoir que je verrais encore parmi vos maîtres beaucoup de visages amis et que peut-être quelques-uns de mes anciens élèves, en remuant leurs plus lointains souvenirs, retrouveraient quelque chose de la voix et des traits d'un vieux maître qui les a beaucoup aimés. Il se peut aussi qu'ayant continué de vivre en terrain favorable, dans cette Cité Universitaire où se presse l'ardente jeunesse de nos étudiants, je me sois moins aperçu de la fuite des années, n'ayant eu ni le loisir, ni le goût d'y songer un seul moment.

Vous venez d'entendre, mes amis, avec quel déférent intérêt ! une excellente et poétique leçon, dont la finesse et le charme vous ont magiquement voilé le sérieux et la profondeur. Car M. Boyon n'est pas seulement, croyez-m'en, l'admirateur passionné de la Grèce et de l'éducation qu'elle dispensait à ses enfants et à ses éphèbes. Cet homme qui songe et à ce qu'il voudrait pour vous, quand il brosse le portrait du jeune Hellène, initié à toutes les disciplines du corps et de l'âme, armé de toutes les connaissances indispensables à l'homme cultivé, vibrant à toutes les manifestations de la beauté et se vend par degrés jusqu'à la conception et la pratique de la vertu, de la vérité et de la justice, bref jusqu'au civisme intégral, avec tout ce qu'il comportait d'amour fervent pour la patrie et pour la liberté. Idéal d'éducation plus aisément individuelle que collective, et qui supposait, pour être réalisable, les conditions spéciales de la société antique, mais dont il faut nous inspirer quand même pour éviter aux générations à venir l'horreur d'une formation purement en série.

Ce beau rêve qu'on a fait pour vous, il vient d'autant plus à son heure, que nous traversons une période plus aigüe de renouvellement des idées et de rénovation sociale. On peut regretter, en dilettante, l'apparente sécurité du passé, mais il serait fou de notre part de boudier au progrès, ou d'espérer une immobilité de tout repos quand tout change autour de nous et se précipite. Nous n'en avons pas moins à mettre de l'ordre dans nos aspirations, de la prudence et de la modération dans nos ambitions, de la sagesse dans nos hardiesses les mieux

intentionnées. N'allez pas croire, dans votre enthousiasme juvénile, que les hommes qui vous ont précédés n'aient rien fait pour vous et que le progrès, en matière d'éducation, ait été suspendu jusqu'à ce jour et ne se mette que maintenant en marche. Je n'évoquerai pas, en ce jour de fête, les leçons parfois arides des grands pédagogues de tous les pays et de tous les temps : pour ne parler que des instructions qui avait force de loi jusqu'à ce jour, n'étaient-elles pas de vrais chefs-d'œuvre d'observation pénétrante, où je suis sûr que nos novateurs trouveront à prendre plus encore qu'à laisser ?

Plus modeste dans les ambitions, je vous inviterai simplement à faire avec moi un petit voyage en arrière, et, si vous le voulez bien, je vous parlerai de ce que j'ai observé moi-même au cours d'une vie déjà longue, afin que vous vous persuadiez du chemin parcouru pendant une seule génération : ce sera, avec votre permission, trouver le mouvement en marchant.

Ceci remonte un bon demi-siècle seulement, ce qui paraît formidable à votre âge, mais qui n'est qu'un infime moment de la vie d'un peuple. Je venais demander à un grand collègue de parachever et de couronner mes études. La porte, haute, lourde, épaisse, percée d'un judas indiscret, n'avait par elle-même, malgré sa couleur d'un vert passé, rien de rassurant pour le nouveau venu. A l'intérieur, une cour étroite flanquée de hauts bâtiments, avec des fenêtres grillagées. Pas d'arbres ; sur le sol une large bande de bitume : au fond un préau, de teinte brique, sur lequel la pluie s'était visiblement acharnée pendant des années. Le silence était impressionnant : la nuit tombait. Je pris ma place dans une longue file d'internes et, l'un suivant l'autre, nous arrivâmes dans un dortoir qu'éclairaient vaguement trois lampes à huile, moins lumineuses qu'odorantes. Au matin, je m'aperçus de la rareté invraisemblable des fenêtres. En étude, des longues tables ciselées par le canif des occupants successifs ; en classe, des gradins incommodes et si pressés que nous ne pouvions allonger nos jambes qu'au détriment des camarades de rang inférieur. On ne parlait pas encore de la population pléthorique des classes, mais nous étions bien cinquante alignés devant la chaire : heureux encore, l'hiver, d'être si nombreux, pour faciliter la tâche héroïque et désespérée d'un petit poêle de fonte plus ou moins défaillant. Dieu merci, le dévouement et le talent prestigieux de nos maîtres nous faisaient oublier bien des misères : grâce à eux, nous parcourions en pensée les régions divines de la Grèce et de Rome ; nous vivions, plus que vous, en communion avec les grands auteurs de l'Antiquité ; nous nous passionnions pour les beaux vers d'Homère, de Sophocle, de Virgile et d'Horace ; nous lisions avec dévotion Musset, Lamartine et Victor Hugo, et leurs poésies chantaient dans nos mémoires ; nous étions, je l'accorde, par trop de cérébraux, mais nous trouvions à l'être des avantages et des jouissances que vous semblez ignorer. Notre imagination vagabondait dans un pays d'enchantement où il ne faisait pas gris, où il ne faisait pas froid, et, laissez-moi le dire, où l'on pouvait parler. Car n'allez pas croire que les rhétoriciens d'alors pouvaient parler à leur guise : silence dans les rangs, silence dans la cour jusqu'au signal libérateur, silence au réfectoire ; on parlait en tout un quart d'heure le matin, dix minutes à dix heures, une heure après le déjeuner de midi, une demi-heure après la classe du soir. C'est peut-être pour cela que ma génération a produit par réaction tant de bavards ! Nous emportions de nos internats le souvenir de beaucoup d'ombre, de contraintes morales assez pénibles, d'une vie matérielle sans aucun confort. Nous les aimions cependant, une fois que nous en étions sortis, à cause des amitiés que nous y avions nouées ; par gratitude aussi pour nos maîtres ; et enfin parce que nous ne savions pas encore qu'une maison d'éducation pouvait n'être pas austère et rébarbative. Il est juste de dire que s'il nous était interdit dans la cour de tourner de gauche à droite et de la traverser en diagonale, nous avions cependant par semaine trente minutes de gymnastique aux agrès. C'était un commencement, je le veux bien,

un progrès immense que n'avaient point connu nos infortunés prédécesseurs. Les familles étaient très satisfaites.

Songez maintenant, mes amis, à votre Lycée d'aujourd'hui et vous en apprécierez mieux la beauté et la douceur ; pensez à ces larges classes, baignées d'air et de lumière ; à ces cours où l'on peut courir ; à vos jeux encouragés et dirigés ; à l'indulgence générale qui vous enveloppe. Réfléchissez à toute l'ingéniosité de vos maîtres pour vous rendre attrayantes leurs leçons, pour atténuer dans la mesure du possible les exigences d'une discipline qui reste nécessaire. Projections, cinéma, phonographe, conférences, promenades, direction de travail, tout est mis en œuvre, presque sans que vous vous en doutiez, pour rendre plus agréable ou moins pénible l'acquisition du savoir. Et demain vous connaîtrez un aménagement des études plus séduisant encore, une direction des loisirs, qui donnera bien du mal à vos maîtres, mais qui leur procurera, si vous y mettez le zèle et la bonne volonté indispensables, la satisfaction de voir ces jeunes esprits s'épanouir en liberté et avancer sans souffrance sur la voie du progrès. N'ayez toutefois point l'illusion que ce progrès soit possible sans l'effort personnel, autrement dit que vous puissiez devenir sans travail des hommes utiles, et même heureux. La paresse est mauvaise conseillère, pour les individus comme pour les peuples, parce qu'elle les frappe de stérilité et parce qu'elle est génératrice de désordre, de jalousies et de haines.

Mais j'ai vécu trop longtemps avec vous pour douter de votre ardeur aux compétitions, qu'elles soient de l'ordre intellectuel, examens et concours, ou de l'ordre physique, jeux et sports de toutes sortes. Vous aussi vous avez le culte du beau, et je sais que votre Salon annuel a gardé toute son importance et toute sa richesse. Partout vous voulez, n'est-ce pas, que triomphent les couleurs de votre Maison.

Restez donc semblables à vous-mêmes, en conservant à votre Lycée la place éminente qu'il a conquise parmi les grands établissements de Paris. Demeurez-lui fidèles, même et surtout quand vous l'aurez quitté, en montant autour de lui une garde vigilante, au sein de l'Association des Anciens Elèves. Vous saurez, je n'en doute pas, acquitter en bons et loyaux fils de France, votre dette de reconnaissance envers vos parents qui ne vivent que pour vous, envers vos maîtres qui ont dépensé pour vous des trésors de patience et de dévouement, envers le pays dont les sacrifices ne se comptent pas pour vous assurer les bienfaits de l'instruction. Oui, c'est ainsi qu'à l'imitation du jeune Grec dont vous a parlé, vous aurez travaillé le plus efficacement ; le plus utilement pour vous comme pour la Société, à la gloire et à la pérennité de la république et de la patrie.

Edouard BAILLY

(1867-1946)

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé de grammaire(1894)

Proviseur du Lycée Buffon (1918-1932)